

Camille Claus a posé son pinceau

Par Frédéric Kniffke

Camille Claus a posé son pinceau, son crayon, sa plume. Il nous laisse en legs plus d'un demi-siècle de peintures, de dessins, d'écrits, de paroles, de présence. Plus rien ne s'y ajoutera, mais nous connaissons de mieux en mieux cet héritage. Nous irons d'image en image, sans souci de chronologie. Nous apprendrons à les retrouver aux Musées, dans la rue. Nous arriverons) un inventaire de l'œuvre, et Camille est ses créations grandiront d'être approchés, contemplés sans impatience. Nous verrons « cette lueur lentement promenée d'Isdriza jusqu'ici, » comme l'écrivain Alfred Kern dans *Le Bonheur Fragile*, racontant un peintre à qui Camille a servi de modèle. Nous revivrons le destin de notre regretté Camille.

Une page de *Frédéric le peintre** mérite d'être relue. Camille raconte un épisode de sa guerre en URSS. Il n'est plus à Dresde où il a pu se consacrer à la peinture. A présent c'est la vraie guerre, des journées de fatigue infinie, d'épuisement, sans véritable sommeil. Rien ne permet de s'adonner à l'exercice de l'art. Ainsi, un jour, fourbu, à bout, à la recherche d'un abri pour dormir, cela se passe à Riga, il entre dans une maison que ses habitants ont quittée pour fuir devant l'avancé de l'armée ennemie.

Le silence, l'image d'une vie à l'abri ; la maison est familière. Camille découvre les herbiers de l'habitant, un amateur de botanique, une vie privée insoupçonnée. Les noms des plantes sont inscrites à la main. Camille est hors du temps, loin de la guerre, dans un lieu de solitude bénie, d'intimité, de paix. Il voit ce que pouvait être sa propre vie, ce qu'elle sera. Car si les faits se situent en 1944, Camille s'en souvient pour les écrire, plus de dix ans après. La page est de nostalgie, mais le sentiment de 1944 était un profond espoir, un acte de foi dans l'art qui devait permettre de trouver paix semblable dans une même solitude.

L'émotion est à son comble quand il perçoit sur un mur un tableau qui représente un paysage. Il le décrit. On se demande si c'est bien le tableau vu à Riga, ou si ce n'est pas plutôt un tableau de lui-même, qu'il aurait peint dans les années qui l'ont mené chez lui, dans une maison bien à lui, dans un bonheur qu'il n'a donc plus à envier.

Le tableau, dit-il, est d'une simplicité enfantine, sans véritable espace représenté. Le mystère, ajoute-t-il, est tout entier dans les couleurs qui se répondent et semble retenu par leurs harmonies.

Un idéal de peinture donc qu'il imagine pour sa propre activité artistique. S'y ajoute aussi le regret en 1966, le doute qui jamais ne l'abandonnera, le regret de ne pas avoir pleinement réussi ce qu'il avait vu, ce qu'il désirait avoir vu sous le mur de Riga. « Cette image éveillait quelque chose dans le tréfonds de mon être » écrit-il dans *Frédéric le peintre*.

D'autres moments de réflexion, de description de tableau se présentent dans l'œuvre. Mais ici nous regardons un peu au hasard quelques toiles aimées pour essayer d'entrer dans un monde qui à vrai dire n'appartient qu'à lui, sorti de notre vie quotidienne, proche parfois du dessin, nous emmenant ensuite vers un art un peu échevelé, d'autres diront surréaliste.

* * * * *

Monter au ciel, flotter dans les air. Camille l'a inscrit dans de nombreuses images : le cycliste qui pédale en plein ciel, la table qui prend son envol avec tout ce qui s'y trouve posé ou qui nage dans les flots du Rhin. Dans *Ce tableau s'appelle Frédéric*, Camille montre les limites de tel exercice. Le personnage dans sa chambre a quitté le sol, il flotte presque contre le plafond, à la main il tient l'abat-jour avec une ampoule allumée, mais il n'ira pas plus loin, il n'y a pas de fenêtre, il n'y a que la table, une chaise, un pot à tabac, des animaux domestiques. Le peintre, a-t-il écrit, attend la nuit et alors il se fauilera dans le tableau. Une autre manière de faire l'éloge du sommeil avec ses songes qui délivrent de la réalité quotidienne.

* * * * *

Dans *Le Rêve*, le personnage est étendu, tout habillé, sur son lit. Un livre est ouvert sur la table. La table est ouverte sur le ciel de la nuit. L'homme est perdu dans son rêve. Le tableau montre l'homme qui dort, mais aussi son rêve, la seule évasion possible. Un peu plus loin, le chat son double, confirme qu'il a vu.

Un autre titre, *Dimanche*, un triptyque, peut-être son premier : c'est le jour de repos libéré des travaux serviles. L'homme aussi à califourchon sur sa chaise à distance de la table où le livre est toujours ouvert, regarde devant lui. Le cheval a beau piaffer d'impatience, il va l'enfourcher pour quelques courses lointaines. La barque ne quittera pas la grève, l'homme ne se laissera pas tenter par l'espace sans limites de la mer.

L'oiseau a pris son envol, à tire-d'aile il quitte la chambre pour rejoindre le ciel bleu. Il est le double de l'homme aussi. Ce dernier ne connaît aucune limite pour ses pensées, ses songes, sa poésie, Il est protégé dans sa maison comme se croyait protégé l'habitant dans la maison de Riga. Il cherche refuge dans son livre, comme le fait dans un autre tableau quelqu'un qui est tout proche du peintre, je parle de *Lecture*.

* * * * *

La lecture

Sans doute une œuvre majeure.

Le personnage est quelqu'un qui lit, qui ne détourne pas le regard de son livre alors que d'autres lecteurs de l'œuvre, en premier *le lecteur de Gide* abandonnaient la lecture comme aussi dans *Dimanche*. Le livre dans notre tableau est un livre avec des images. Sur l'une des pages ouvertes figure une tête de mort. Le lecteur est soucieux de vie intérieure, cherche quel est le sens de la vie et cherche une réponse dans les grands biens communs, dans les principes. L'austère image requiert toute son attention. La maison, la chambre où il est assis est de la simplicité habituelle à Camille depuis *l'Amour du Vide* de 1946 : la chaise, la table, la fenêtre et la porte ouvertes. Sur la table pas de couverts, de verres, mais un chat, une rose dans un vase, une pierre qui rejoignent les grands principes de l'image du livre, des idées presque. Le chat représente l'animalité, la pierre la minéralité et la rose le végétal, l'homme est là pour l'humanité. La grâce du chat, de la fleur s'adressent au public pour ce qu'ils sont. De plus, l'homme tourne le dos à la fenêtre, il n'est que l'attention portée au livre, son visage n'est pas montré, il est une présence opaque sans transparence, sans les cinq sens, il est opposé à la réalité, à la beauté du paysage vu par la fenêtre. La fenêtre est ouverte, mais elle est essentiellement le cadre d'un tableau, un triptyque de grand art. La beauté d'un paysage bien réel, mais l'homme n'a pas d'attention pour lui. Il faudrait qu'il arrête son activité toute intellectuelle, il faudrait qu'il sorte de lui-même. La beauté du paysage n'est pas affaire d'abord de compréhension, mais elle relève du présent, de l'art et de la beauté.

La porte de la maison n'ouvre que sur une surface qui n'est que peinture et rien de plus. Point n'est besoin de parler de deux esthétiques mais de deux voies pour appréhender le monde extérieur et sans doute d'une nécessaire synthèse.

* * * * *

La vie est un songe

Une semblable alternative nous est proposée dans *La vie est un songe*. Un superbe polyptyque. Dans la prédelle, un homme couché dans le fond d'une barque dort son dernier sommeil, sans doute. Il est effondré dans le creux de l'embarcation qui dérive sans rameur sur l'un des fleuves dont il vaut mieux de pas nommer le nom pour éviter que nous allions nous réfugier dans la mythologie. Il a quitté la rive de ses terres et abordera sur une rive dont il ne sait rien. Dans le songe qu'on imagine qu'il fait, il se demande, je pense, si la vie n'est rien que ce que dit le titre du tableau. Mais que serait-elle s'il n'y avait pas de songes avec ses images, ses inventions ? A présent il est nu, tel qu'il est rentré dans la vie, parti pour un voyage dont il ne sait rien, dont il n'attend rien.

Recroquevillé au fond de sa barque, il se demande s'il retrouvera le premier jardin. Le panneau central est à la fois le paysage de la vie qu'il est entrain de quitter, mais il ne lui déplairait pas qu'elle soit simplement le Jardin Perdu, où il retrouverait le regard, la paix des premiers temps avec une rivière, un paysage beau comme un jardin qu'il connaît, avec ses fleurs, ses arbres, avec les oiseaux, les poissons mais dans un espace libéré du temps, des affronts de la vie. Là comme dans *La lecture*, il y a un tableau dans le tableau, le refuge de l'art contre les vicissitudes de l'humaine condition.

Les aquarelles, les mots tracés de sa main dans l'île des pr..... seront la dernière surprise. Un instant nous pourrions le croire revenu parmi nous. Il nous croirait quand il nous entendrait dire que toute cette beauté, ces dernières couleurs s'inscrivent en faux contre cette décision qui nous le ravit, qui le prive de pinceau, de peinture, de tout ce qui a été sa joie de vivre et notre joie. Paix pour lui, paix pour nous.

F.K.

* Pour pénétrer dans l'œuvre de Camille Claus, vous pouvez consulter :

Camille Claus, un album de Raymond Creuze, édité par Raymond Creuze, Paris, 1989.

Camille Claus, le peintre et son double, avec des textes de Fabrice Hergott et Emmanuel Guigon, édition des musées de Strasbourg, 2003.

Le bonheur fragile, Gallimard 1960.

Frédéric le Peintre, Camille Claus, réimprimé dans *mythologie alsacienne*, Assoc. J.B. Weckerlin, Strasbourg, 1972.

La vie est un songe, catalogue, Musée Historique de Haguenau, 2000.